

BRADAMANTE

La production dramatique de Robert Garnier s'échelonne de 1568 à 1583. L'avant-dernière de ses œuvres, *Bradamante*, est la seule qui ne soit pas une tragédie. A l'heure où elle paraît – 1582 – le genre tragi-comique en est à son aurore. Le mot qui le désignera dans l'époque prochaine de son éclatant succès, le mot même n'est pas fixé : *Bradamante*, selon son auteur, est une « tragecomédie ».

C'est chez les Anciens, grecs ou latins, que Garnier jusqu'ici a puisé ses sujets. Celui de *Bradamante* provient des derniers chants de ce *Roland furieux* dont Ludovico Ariosto a publié une première édition en 1516 et dont une traduction française est disponible dès 1554. Le chef-d'œuvre du poète ferrarais sera longtemps, tout comme la mythologie antique, une mine inépuisable. Tragi-comédies, ballets, tragédies lyriques, opéras... du seizième au dix-huitième siècle le *Roland furieux* est une source vive.

Bradamante s'adresse à des spectateurs pour qui l'Arioste est un ami longuement fréquenté. Nulle obscurité cependant : l'action est simple, la narration directe. Mais elle baigne toute entière dans ce climat de légende, de nostalgie souriante, ce savoureux mélange de merveilleux et de terre-à-terre qui fait le charme de l'*Orlando furioso*. Charlemagne, dans une sorte de prologue, feuillette avec nous les premiers chants : il nous ramène à ce siège de Paris, tout imaginaire, d'où procèdent les aventures de Renaud, de Roland et d'Angélique, de Bradamante et de Roger.

Les familiers de l'Arioste savent que ce Roger de Rise, dès avant que ne débute l'épopée, s'est épris de Bradamante au premier coup d'œil. Qu'il fut une sorte d'enfant sauvage, nourri du lait d'une lionne. Qu'il a fait preuve de sa valeur dans l'armée africaine. Qu'il est protégé d'un enchanteur, Atlant, et qu'il a maintes fois parcouru les airs sur le dos de l'Hippogriffe. Qu'il a, dans l'île enchantée, succombé aux charmes d'Alcine. Qu'il a secouru Angélique, exposée nue sur son rocher et qu'il a, nouveau Jonas, tué le monstre en portant ses coups du dedans...

Garnier, ici et là, évoque ces épisodes fabuleux. Mais il se contente d'un bref rappel, mettant tous ses soins à développer des situations humaines. On l'entendra : il chante avec son modèle les simples vertus d'un autre âge, l'héroïsme des temps heureux où l'arme à feu n'avait pas encore assuré la victoire des lâches (voir le chant XI de l'*Orlando*) ; il exalte la valeur française face aux « adorateurs de Belzébuth », tout aussi preux d'ailleurs et tout aussi mythiques que leurs homologues chrétiens ; mais il se plaît aussi à nous introduire dans les consciences partagées d'un Roger ou d'une Bradamante, préfigurations naïves de Rodrigue et de Chimène ; il n'hésite pas à nous montrer Renaud, Aymon, Bradamante et Béatrix dans des scènes d'intérieur qui font mieux qu'annoncer le comique bourgeois de Molière.

Jean-Marie Villégier
Avril 1996